

XYZ. La revue de la nouvelle

Maman, les p'tits bateaux

Maude Déry



Numéro 120, hiver 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72885ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Déry, M. (2014). Maman, les p'tits bateaux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 40–44.

Maman, les p'tits bateaux

Maude Déry

JUDITH est assise dans son divan de cuir, une enveloppe dans les mains. *Je t'ai laissé de quoi vivre un temps*, dit-elle, puis, après un moment: *Il faut que ça cesse, tu comprends? Tu comprends?* Christine ne sait quoi répondre à sa fille, alors elle hoche la tête en signe d'approbation. Aucune parole déplacée, aucune supplication, juste un long silence qu'un cri vient briser.

Judith s'excuse, se lève, puis marche jusqu'à la chambre du fond, où s'époumone Lucas. Lorsque Christine les rejoint, elle les trouve enlacés dans la chaise berçante, le petit en train de téter le sein de sa mère, poings crispés. Elle les regarde sans pouvoir émettre le moindre son. Sa fille chante une berceuse que Christine reconnaît pour l'avoir souvent fredonnée dans le passé. *Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes? Mais oui, mon gros bêta, s'ils n'en avaient pas, ils ne march'raient pas.* La voix de Judith n'a plus rien des trémolos de tout à l'heure: elle a recouvré sa chaleur. Christine comprend qu'il est temps de partir.

•

Dans la rue, elle hèle un taxi avant de s'asseoir maladroitement sur le siège passager. À la question du chauffeur, elle répond par une adresse qu'il a du mal à saisir. *Pardon?* Elle s'éclaircit la gorge et articule de nouveau: *Refuge Saint-Simon.* L'homme acquiesce et monte le volume de la radio comme s'il craignait une confidence. De temps à autre, il lui jette des œillades furtives, s'étonnant peut-être de la voir si peu vêtue en ce mois de novembre. Un chandail de laine, une jupe à volants et ces moufles ridicules, trouées aux pouces.

Vingt-deux dollars, lance le chauffeur après s'être garé devant une allée de cèdres. Christine sort deux billets de 40 l'enveloppe, lui dit de garder le reste. Puis elle descend de

la voiture, son butin pressé contre son torse. Dehors, le vent s'est levé. Les mains appuyées sur les oreilles, elle avance en direction du refuge, là où une chambre lui est réservée depuis maintenant deux ans. Elle s'était pourtant juré de ne jamais y revenir.

Sarah, la femme qui l'accueille, est très jeune. Leur dernier contact remonte à plus de trois mois. Ce jour-là, Christine célébrait son départ. Elle portait alors une robe fuchsia et des bas collants achetés pour l'occasion. Ses cheveux, noués en un haut chignon, lui donnaient un air élégant. Sarah lui avait même offert de la maquiller. Christine avait d'abord refusé, craignant de ne plus se reconnaître. Sarah s'était montrée rassurante. *Fais-moi confiance, ça restera subtil. Promis.* Christine n'avait pu résister à son sourire. Une vingtaine de minutes plus tard, devant le miroir, elle avait eu du mal à contenir ses larmes. *Alors, tu aimes ?* s'était inquiétée la jeune femme. D'instinct, Christine l'avait enlacée, une étreinte d'une telle puissance que l'autre en avait eu le souffle coupé. Elle s'en était allée la tête haute, impatiente de retrouver sa fille, le petit Lucas.



Aujourd'hui, pas d'encouragements ni de félicitations. Sarah l'observe, le front plissé, l'œil triste. Puis, alors que Christine baisse la tête, la jeune femme passe un bras autour de ses épaules, l'entraînant à l'intérieur. Sur le seuil, elle prend ses mains dans les siennes, souffle dessus pour les réchauffer. Christine, qui se retient de pleurer, se mordille la lèvre jusqu'à ce que du sang se mélange à sa salive. *J'ai gaffé,* admet-elle. *Tu as besoin d'un bain,* la coupe Sarah. Elles montent les marches côte à côte, presque en synchronisme. Des bruits de téléviseur créent un bourdonnement familier. À l'étage, elles traversent le couloir où des dizaines de femmes, cloîtrées dans leur chambre, apprivoisent lentement leurs démons, leur visage devenu cerné, étranger. Christine se demande s'ils ont conservé sa chambre intacte, ou si une autre s'y trouve déjà.

La première fois qu'elle y a mis les pieds, Christine avait du mal à habiter entièrement l'espace. Elle se couchait, sans même se dévêtir, à l'extrémité gauche du lit, bras tendus le long du corps, fixant des heures durant le plafond sur lequel dansait une constellation lunaire. Une veilleuse. L'ancienne occupante l'avait sans doute oubliée ou peut-être l'avait-elle abandonnée exprès. Christine aurait aimé en faire autant. Un châte, un peigne d'ivoire, un mot griffonné à la hâte. Dans son empressement, elle n'avait pas pensé à ce don, seulement à Judith qui l'attendait dans sa maison de banlieue, Judith qu'elle n'avait pas vue depuis plus de deux ans. *Je t'ai préparé la chambre d'amis. Tu y seras à l'aise.*

Septième porte. Sarah déverrouille et entre dans la pièce. Christine hésite à la suivre. Des odeurs familières se réveillent : eau de Javel, Pine Sol, bâtons d'encens. Elle se souvient d'en avoir eu de violents maux de tête, les premiers jours. Mais ils n'étaient rien à côté des vomissements nocturnes, de ce poing au cœur qui gênait sa respiration. Rien en comparaison des cauchemars à répétition qui se prolongeaient jusqu'à l'aube et la poursuivaient à la manière de sondes sous-marines. Parfois, elle se cognait le crâne contre les montants de son lit dans l'espoir de les voir s'évanouir. C'est là qu'apparaissait Sarah. Accroupie par terre, elle épongeait le front contusionné de Christine, tout en la rassurant à mi-voix, pour ne pas l'effrayer : *Tu n'es plus seule.* Au début, Christine sursautait au contact de cette paume étrangère contre sa joue. Une fois, elle l'avait mordue. C'est Sarah qui le lui avait raconté alors qu'elles observaient le fleuve, assises dans la véranda. Christine en avait rougi de honte. *Je suis désolée.*



La veilleuse s'y trouve toujours, les meubles aussi. À la place de l'édredon, une courtepoinette cousue main. Christine se demande à qui appartient celle-ci. *Elle n'est pas restée longtemps, commente Sarah. Tu aurais dû la voir, on aurait dit une enfant.* Puis, après un moment de silence : *C'est elle*

qui l'a faite. Pour nous remercier. Tu veux que je l'enlève ? Christine s'approche du couvre-lit, en caresse les surpiquûres, effleure la soie du tissu. *Non, murmure-t-elle, bien sûr que non.*

Après, Sarah verse une noisette d'huile dans la baignoire, puis invite Christine à s'y allonger. Cette dernière se dévêt, aidée par la jeune femme, que ces gestes ne semblent pas intimider. Coincée dans le soutien-gorge, une enveloppe. Christine voudrait parler, justifier, mais n'y arrive pas. Du bout des doigts, Sarah fait glisser l'enveloppe hors du sous-vêtement, puis la dépose sur le meuble-lavabo. Une seule inscription figure au verso de l'enveloppe : *Maman*.

Une lourde fatigue s'empare de Christine dès qu'elle plonge dans l'eau. Les yeux fermés, elle essaie de se remémorer les instants partagés avec sa fille. Lui reviennent en mémoire ses attentions des premiers jours : jus d'orange fraîchement pressé, chocolaines, paniers de fruits. Christine lui répétait que tout cela n'était pas nécessaire, un café et des rôties auraient suffi. Mais sa fille insistait pour qu'elle goûte aux mandarines et aux viennoiseries achetées le matin même. *Mange*, disait-elle, *ça t'aidera à reprendre des couleurs*. Christine obéissait pour ne pas la décevoir. Elle aurait aimé lui expliquer que son estomac ne supportait plus les sucres raffinés, les agrumes à la chair acide. Après le déjeuner, des crampes lui tordaient le ventre, l'empêchaient de se concentrer sur les journaux qu'elle écumait dans l'espoir de dénicher du travail. Occupée à langer le petit, Judith ne remarquait pas ses grimaces.



Sarah fait mousser les cheveux de Christine, lui masse le crâne, la naissance de la nuque. On dirait que c'est sa mémoire qu'elle tente d'apaiser. Christine craint que ce soit impossible. Elle-même a bien essayé, une pilule à la fois, de s'enfoncer dans l'oubli comme dans une terre boueuse. Un répit, une trêve sans cesse rompue dès l'arrivée de la nuit, alors que les 43

souvenirs reprenaient leur rythme. Christine n'arrivait plus à éteindre le tourne-disque. Elle avait cru que Judith et Lucas lui serviraient de point d'ancrage, lui éviteraient une autre dérive. Mais dès qu'elle les surprenait en train d'échanger des gloussements de joie, des regards complices, les images redoutées la foudroyaient avec une telle violence qu'elle en tressaillait. Alors elle s'éloignait, se retranchait dans sa chambre, avalait le comprimé miracle après s'être recroquevillée sur son lit. Au matin, sa fille s'inquiétait des cernes sous ses yeux, du tremblement de ses mains lorsqu'elle berçait le petit. *Je ne te reconnais plus.*



Plus tard, Sarah mouille une éponge qu'elle presse contre son dos, des mouvements qui calment Christine un instant. *Parle-moi*, dit la jeune femme. Sa voix lui rappelle celle de sa fille, même douceur, même tristesse contenue. Christine se mordille la lèvre avant de lui raconter, d'un seul souffle, cette soirée de décembre où tout a basculé, cette route enneigée sur laquelle avait dérapé sa camionnette, sûrement une plaque de glace, elle aurait dû se méfier, puis ce bruit étourdissant de tôle fêlée derrière laquelle se trouvait un enfant, *un enfant*, répète-t-elle en pleurant. *Même âge que Lucas. Un bébé*, chuchote-t-elle.

Puis elle se tait, à la fois étonnée et honteuse. Sans un mot, Sarah rince la chevelure de Christine à l'aide du pommeau de douche, de légères vibrations qui créent comme une musique reposante. Elle s'y applique pendant plusieurs minutes avant de fermer le robinet. Quand Christine lève les yeux, elle constate que la jeune femme n'a jamais cessé de sourire. *C'est fini*, lance cette dernière en se levant pour sortir. Et pour la première fois depuis longtemps, Christine y croit.